

# Vers une Commission de la santé de l'enfant

## Tuberculose et santé

Nous nous sommes appliqués, au cours de nos rubriques précédentes, à faire entendre le vaste chœur des savants et médecins oppositionnels au pasteurisme. Ce faisant, nous avons donné à nos lecteurs la possibilité de penser, de raisonner, de conclure par la confrontation de la thèse et de l'antithèse et la conclusion de cette confrontation devait normalement trouver sa réplique dans le domaine des faits. Il ne sert de rien de discuter sur le plan de la théorie pure : la théorie n'est bonne que si elle peut influencer la pratique d'une manière bénéfique. Nous devons donc, après la confrontation des thèses et antithèses que nous avons présentées, faire la preuve que :

- la thèse pasteurienne est la meilleure ou la pire ;
- l'antithèse oppositionnelle est promotrice du standard de santé le plus favorable.

Le problème, comme on le voit, est infiniment vaste. Il ne nous sera pas possible de le poser à l'échelle humaine, mais simplement d'apporter des preuves irréfutables pour ou contre le pasteurisme, preuves qui seront d'authentiques expériences humaines, toujours contrôlables. Puisqu'il s'agit ici de la santé de l'enfant, il nous sera facile, à nous, éducateurs, d'observer le comportement sanitaire de nos communautés scolaires et d'en consigner les faits patents comparativement à d'autres communautés scolaires placées, elles, sous le signe de l'opposition au pasteurisme.

Je ne sais s'il existe des internats de diète végétarienne. On m'affirme qu'à travers l'Europe, l'Ecole Freinet est l'unique expérience. C'est un peu regrettable, mais les conclusions de nos comparaisons n'en seront pas faussées pour autant.

On a quelquefois à venir au naturisme et tout spécialement au végétarisme, comme une arrière-pensée qui freine un engagement pur et simple à modifier son comportement alimentaire et hygiénique. On va répétant que la médecine classique a fait ses preuves et que le carnivorisme à vaste échelle a tout de même conservé aux races humaines un potentiel vital qui nous a conduits aux grandes expéditions militaristes et guerrières et aussi à la technique atomique et à ses hallucinantes audaces. Signe manifeste de vitalité !

Certes, la vie ne connaît pas de limites, pas de discontinuité et, tout comme l'électricité, elle n'est peut-être qu'un état naturel qui double la matière et dont le rythme et le cycle sont capables de plus amples et plus

subtiles manifestations. Le vocable qui les évoque est, hélas synonyme d'ignorance et de mystère. Nous savons simplement qu'elles sont indissolubles de la matière et que, dans cette matière, elles peuvent varier d'intensité et de durée, apparaître et disparaître. Tout spécialement pour les créatures vivantes, une loi qui semble inflexible fait dépendre la vie du jeu de cellules d'organes, de systèmes en liaison permanente avec le milieu d'où l'organisme tire subsistance et avec le temps ce facteur fatidique qui jauge la profondeur insondable des siècles. En regard de cette éternité, l'expérience du pasteurisme classique n'est qu'une lilliputienne tentative des seules sociétés dites civilisées et elle reste à l'infime échelle de l'homme qui en fait l'épreuve. Quelques millions de cadavres de plus ou de moins, quelques millions de dégénérés de plus ou de moins dans la population globale de la terre, n'engagent en rien la permanence de la vie et de l'empirisme qui la conditionne encore dans sa plus vaste échelle.

Si déjà nous ramenons la médecine pasteurienne au petit siècle qui la justifie, nous sommes dans l'obligation intellectuelle de lui assigner une toute petite importance face à l'immense phénomène de la vie sur le globe ; étant entendu que participent à cette curieuse aventure « vitale » toutes les créatures qui de l'être unicellulaire, du virus et ultra-virus et peut-être du cristal (qui ne serait que la vie en attente) aux importants pachydermes signifient dans une impressionnante et impensable diversité, l'éternelle présence de Vie.

Les bienfaits ou la malfaisance de la médecine classique restent donc à la mesure des individus qui en font les frais. Ces individus ont matérialisé trois générations (la première, du reste, à peine engagée dans l'aventure) et déjà la quatrième génération monte devant nos yeux.

Il serait difficile de nier que l'enfant de 1954 est moins solide et résistant que le fut son ancêtre de 1854. On peut même affirmer qu'il a dégénéré et sur le plan physiologique et sur le plan mental. C'est une constatation que tout le monde peut faire mais dont la Faculté s'inquiète très peu.

Eh ! bien partons de ce fait pratique.

**Pourquoi l'enfant de 1954 est-il dégénéré par rapport à son arrière-arrière-grand-père de 1854 ?** Cette simple question de bon sens nous mènera très loin. Nous demandons pour la résoudre le concours objectif de nos membres de la Commission de la Santé qui voudront bien nous envoyer de suite leur inscription et leurs suggestions.

(A suivre).

E. FREINET.